



HAL
open science

Prohibition et littérature, l'Amérique corrompue de Dashiell Hammett

Arnaud Coutant

► **To cite this version:**

Arnaud Coutant. Prohibition et littérature, l'Amérique corrompue de Dashiell Hammett. Prohibitions, 2018. hal-03425907

HAL Id: hal-03425907

<https://hal.univ-reims.fr/hal-03425907v1>

Submitted on 11 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Prohibition et littérature, l'Amérique corrompue de Dashiell Hammett

Arnaud Coutant
Maître de conférences HDR en Droit public
Université de Reims Champagne-Ardenne

Le Faucon maltais. Dans l'imaginaire populaire, c'est un film noir, réalisé par John Huston (c'est son premier film) sorti en 1941, qui marque les débuts à l'écran, dans un premier rôle, d'Humphrey Bogart. L'adaptation qui place l'action dans le San Francisco de l'époque modifie malheureusement le roman qui a servi d'inspiration, en ce qui concerne le contexte. De fait, *Le Faucon maltais* est surtout le titre d'un roman de Dashiell Hammett, publié en 1931. Il fait partie d'une série d'ouvrages qui ont pour décor la prohibition aux États-Unis. Loin d'être un simple détail, la prohibition joue un rôle central dans trois romans, publiés par Hammett entre 1929 et 1931 : *Moisson rouge*, *Le Faucon maltais* et *La Clé de verre*. L'auteur tire toutes les conséquences de la politique prohibitionniste sur l'Amérique en fournissant un regard très sombre non seulement sur une période, mais aussi sur une société, profondément modifiée par la législation en cause.

Né le 27 mai 1894, Dashiell Hammett quitte l'école à 13 ans pour occuper de multiples emplois, étant successivement vendeur de journaux, garçon de course, agent de publicité, cheminot et détective privé. Il intègre la firme Pinkerton, célèbre agence de détectives privés, en 1915. En juin 1918, il quitte une première fois cette agence pour être mobilisé. C'est à cette occasion qu'il contracte une première maladie, pulmonaire, qui se transforme en tuberculose l'année suivante. Réengagé par Pinkerton, Hammett voit sa santé s'aggraver, étant déclaré invalide à 50 %, puis à 100 % en 1920. Ceci lui vaut une nouvelle hospitalisation. Entre-temps, l'agence l'a envoyé dans le Montana assister aux grandes grèves d'Anaconda. En 1921, Hammett épouse son infirmière, Josephine Dolan. À sa sortie d'hôpital, il est réengagé par Pinkerton et s'installe à San Francisco. Dès l'année suivante, il quittera définitivement l'agence, et commencera à publier des nouvelles policières. Josephine et lui ont deux enfants et vivent ensemble jusqu'en 1926, date à laquelle Hammett contracte une nouvelle maladie, contagieuse, particulièrement dangereuse pour lui, car il s'est mis à boire. En 1927, il commence la rédaction de *Moisson rouge*, qui est publié sous forme de feuilleton à partir du mois de février 1928. Un an plus tard, le roman dans son ensemble est édité par Knopf. À cette époque, l'auteur vit avec une actrice. Il boit beaucoup. En septembre 1929, la revue *Black Mask* commence la publication du *Faucon maltais*, toujours sous forme de feuilleton. Un mois plus tard, l'auteur part pour New York en laissant derrière lui femmes et enfants. Il s'installe dans des palaces, multiplie les conquêtes féminines et surtout les beuveries. En février 1930, Knopf édite sous forme de roman *Le Faucon maltais*. Un mois plus tard, un autre feuilleton, *La Clé de verre*, commence à apparaître dans *Black Mask*. Durant l'été 1930, Hammett est approché par David O. Selznick, célèbre producteur de films, qui le convainc de rédiger des scénarios pour Hollywood. À l'automne, il s'installe en Californie et rencontre celle qui va devenir sa compagne pour le reste de sa vie, Lillian Hellman. En 1931, *La Clé de verre* est publié chez Knopf tandis que la santé de Hammett se dégrade de nouveau, en raison d'une rechute d'une maladie vénérienne qu'il avait déclarée en 1920. Entre 1931 et 1932, bien qu'il multiplie les affaires de cœur et les beuveries, il trouve le temps de rédiger un autre roman, *The Thin Man*, qui sera adapté par la suite au cinéma et qui aura même quatre suites cinématographiques. C'est la fin de la carrière littéraire, à proprement parler, de Dashiell Hammett. Jusqu'à sa mort, intervenue en 1961, il n'écrira plus de romans, malgré ses tentatives. Scénariste à plusieurs reprises pour Hollywood, il multiplie les frasques durant les années 1930 et 1940. Il est aussi politiquement engagé,

militant pour la création d'une cellule communiste, participant à des levées de fond. À la fin de la Seconde Guerre Mondiale et durant les années 50, il est mis en cause dans la chasse aux sorcières dirigée par MacCarthy. Il est emprisonné pendant un temps, libéré, puis surveillé par le FBI. Durant la même période, sa santé se dégrade. Il mourra d'un cancer des poumons le 10 janvier 1961.

Cette rapide biographie met en exergue un fait majeur : les principaux romans de Dashiell Hammett sont écrits durant la période de la prohibition. Les trois romans que nous allons étudier font partie de ce cycle et nous livrent un portrait romanesque de la société américaine à cette époque.

À la lecture, on peut difficilement parler d'une vision positive. Sous la plume de Hammett, l'Amérique de la fin des années 20 apparaît profondément corrompue. Selon lui, c'est le résultat de la politique de prohibition, car, paradoxalement, au lieu de faire diminuer la consommation d'alcool et de mener à une transformation positive de la société américaine, elle a eu pour effet d'encourager la violation de la loi, la corruption généralisée, et même la criminalité et la délinquance. Ce constat est fait par d'autres analystes de cette époque, comme Henry Louis Mencken ; celui-ci considère, dès 1924, que la prohibition est un échec, ayant conduit à un résultat exactement contraire à celui recherché. Chez Hammett, une observation identique nourrit un portrait au vitriol d'une société en décomposition. Le rapport au droit est totalement modifié. De fait, le droit en tant que tel ne peut plus s'appliquer, car il a été discrédité par la mise en place d'une législation absurde, aux conséquences catastrophiques sur la population. La corruption que dénonce l'auteur concerne tout à la fois les perspectives juridiques (II) et la société dans son ensemble, qui a certes été transformée par la prohibition, mais dans un sens négatif (III). Parce que la loi sur la prohibition, *the Volstead Act*, ne peut pas réellement s'appliquer et est même contestée par un grand nombre d'Américains, un vaste discrédit touche les institutions, les acteurs, qu'ils soient politiques, policiers ou judiciaires, et le fonctionnement général des États-Unis. C'est cette corruption que dénonce Hammett dans les trois romans que nous allons examiner, *Moisson rouge*, *Le Faucon maltais* et *La Clé de verre* (I).

I/ trois romans durant la prohibition

Afin de pouvoir étudier les personnages des trois histoires, il est nécessaire d'en fournir un résumé. Toutes les trois partagent un contexte, la prohibition, ayant été rédigés entre 1927 et 1930 (la publication sous forme de romans est plus tardive puisqu'elle tient compte d'une première édition sous forme de feuilleton). On retrouve un rapport assez étrange à l'alcool – bien qu'il soit, en théorie, interdit, il est omniprésent – une intrigue policière – relativement complexe car Hammett cherche à tromper le lecteur par des fausses pistes – et des relations humaines toujours très compliquées.

A/ Moisson rouge

Publié en 1929, ce roman se caractérise par de multiples meurtres et règlements de compte. Malgré une relative complexité, on peut toutefois résumer l'intrigue.

Envoyé par une agence d'assurance, un détective arrive à Personville, une petite ville des États-Unis, surnommée Poisonville par ses habitants.

Il répond à l'appel du responsable d'un journal local, Donald Willsson. Celui-ci souhaite l'ouverture d'une enquête pour des faits de corruption, sans plus de détails. À son arrivée, le détective (dont on ne connaîtra jamais le nom) constate que Donald Willsson a été assassiné. C'est la première d'une longue série de morts violentes. Le héros se rend chez le père de la victime, Elihu Willsson, qui décide de l'engager pour trouver l'assassin. Après une première enquête, le détective comprend qu'Elihu Willsson dirige la ville, en devant composer avec

quatre chefs de gang et le chef de la police, Noonan, qui est corrompu. Aidé par Dinah Brand, qui a été pendant un temps la petite amie d'un des gangsters, il comprend peu à peu les différents liens entre les protagonistes. C'est ainsi qu'il est mis au courant du meurtre du frère de Noonan, Tim, quelques mois plus tôt. Après plusieurs rebondissements, il est en mesure de révéler la vérité : Tim Noonan a été tué par le mari d'une de ses maîtresses d'un soir. Donald Willson a, quant à lui, été abattu par un employé de banque, qui voulait s'emparer d'un chèque négociable de 10 000 \$.

Durant ses investigations, les morts annexes se multiplient dans les rangs des gangsters, le détective ayant volontairement déclenché une guerre.

Dinah est également tuée par l'un des responsables de gang, qui meurt par la suite. À la fin du roman, les quatre alliés d'Elihu Willsson sont morts, ainsi qu'une grande partie de leurs hommes. Celui-ci peut reprendre le contrôle de la ville, avec l'aide de la garde nationale et de l'armée.

B/ Le Faucon maltais

Le roman, après une prépublication sous forme de feuilleton, sort en 1930. L'intrigue, également complexe, multiplie les fausses pistes et les rebondissements.

Sam Spade et Miles Archer, deux détectives privés qui travaillent en tant qu'associés, sont engagés par une jeune femme qui dit s'appeler Wonderly pour retrouver sa sœur, partie avec un dénommé Floyd Thursby. Archer prend celui-ci en filature et est abattu. Sam, qui couche avec l'épouse de Miles, Iva, est soupçonné par la police. Contacté par sa cliente, il découvre qu'elle s'appelle en réalité Brigid O'Shaughnessy. Elle lui avoue avoir aussi menti sur le but qu'elle poursuit. Associée à Thursby, elle a été trahie par celui-ci. Elle souhaite que Sam la protège.

Dans la suite de l'histoire, le détective découvre que tout tourne autour d'une statuette représentant un oiseau, un faucon. Pièce historique, en or, incrustée de pierreries, cet objet a été volé à un russe et est convoité par Brigid O'Shaughnessy, mais aussi par deux autres hommes, Joël Cairo et Casper Gutman. Ce dernier fait suivre Sam par son homme de main, Wilmer Cook. Recherchant toujours le meurtrier de son collègue, et aussi celui de Thursby, qui a été abattu le même soir, Sam doit également échapper à la police.

Au cours de l'enquête, il entretient une liaison avec Brigid.

Après plusieurs rebondissements, l'oiseau est retrouvé : il avait été confié au capitaine d'un bateau, Jacobi, qui meurt dans les bras du détective, en lui apportant la statuette.

Quelques heures plus tard, les protagonistes se trouvent réunis dans l'appartement de Sam.

Celui-ci fait mine de passer un marché : en échange du faucon, Gutman doit livrer Cook à la police pour mettre fin aux différentes enquêtes criminelles en cours, en en faisant le coupable tout désigné. Une fois le marché passé, Sam donne le faucon à Gutman qui ne tarde pas à se rendre compte que la statuette est un faux. Gutman et Cairo décident de retourner à Constantinople, pour voler le vrai faucon.

Dans les heures qui suivent, Gutman est tué par son homme de main, Cook, qui ne lui a pas pardonné d'avoir essayé de le livrer. Cairo est arrêté. Sam, qui a compris que Brigid avait tué Miles, la dénonce à la police.

C/ La Clé de verre

Dans une logique similaire, le roman est édité, en 1931, après une première publication en feuilleton. L'intrigue est légèrement différente car, cette fois, Hammett choisit d'induire en erreur le lecteur, en concentrant son attention sur un suspect tout désigné.

Ned Beaumont est l'homme de main de Paul Madvig, parrain de la pègre d'une petite localité américaine et propriétaire d'une maison de jeux.

Se livrant au racket pour le compte de son patron, Beaumont découvre le corps d'un client, Taylor Henry, assassiné dans la rue qui passe derrière le casino.

Taylor est le fils d'un sénateur. Sa sœur, Janet, fait l'objet d'une cour plutôt pressante de la part de Madvig. Menant son enquête, Beaumont commence à soupçonner son patron d'avoir commis le meurtre. Taylor sortait avec la fille de Madvig, malgré l'opposition de ce dernier. L'homme de main doit tenir compte du contexte et d'une guerre entre gangs qui se profile. De fait, Madvig, qui a de nombreux contacts dans la police et dans la justice, a aussi un adversaire en la personne de Shad O'Rory, également à la tête d'un gang. Après avoir été malmené par ce dernier, Beaumont est convaincu que le meurtre a été commis par Madvig.

À la fin du roman, on assiste à un nouveau retournement de situation.

En entendant la confession de Madvig, Beaumont comprend qu'il s'est trompé. Le véritable coupable est le sénateur Henry lui-même. Le comportement de Taylor nuisait à sa future réélection, en le mettant en porte-à-faux vis-à-vis de Madvig. Au cours d'une querelle violente avec son fils, il l'a tué à coups de canne, sous les yeux de Madvig qui a accepté de le couvrir, espérant évidemment en tirer des avantages.

Après une ultime rencontre avec Madvig, Beaumont décide de quitter la ville avec Janet Henry.

II/ la corruption du droit

Dans les trois romans, Hammett aborde le droit comme un ensemble de règles auxquelles des individus sont soumis. Néanmoins, dès cette première approche, l'auteur utilise deux catégories distinctes de règles. On trouve d'un côté le droit « normal », c'est-à-dire l'application des règles par des acteurs juridiques, et, de l'autre, un droit spécifique qui serait celui des gangsters, qui permettrait de régir les relations entre des individus, à partir de règles qu'ils ont eux-mêmes choisies. Sous la plume de Hammett, ces deux manières d'aborder le droit ont un point commun : elles sont soumises à des circonstances qui les remettent en cause. De fait, c'est la conséquence la plus visible de la prohibition, selon l'auteur : parce que la loi est ridicule, parce que les acteurs chargés de la faire respecter ne sont pas honnêtes, la corruption gangrène le système juridique. Cette corruption concerne non seulement les acteurs et les institutions « traditionnels », mais aussi les règles que se sont fixés les gangsters...

A/ la corruption des acteurs et des institutions

Dans les histoires inventées par Hammett, le droit apparaît sous un jour très singulier. En premier lieu, les acteurs qui sont censés faire respecter l'ordre et appliquer les textes juridiques sont à tel point corrompus qu'on ne peut plus parler d'État de droit. En second lieu, la justice est discréditée, ce que le romancier souhaite mettre en avant.

1/ la corruption des acteurs

La cible principale de l'auteur est la police. Dans les trois histoires, les policiers occupent une place importante, ce qui amène inévitablement à souligner l'illégalité de leur comportement. Lorsque le romancier décrit d'autres acteurs, avocats, procureurs, on retrouve la même condamnation, au regard de la distorsion entre ce qu'ils devraient faire et ce qu'ils font.

a/ Les policiers, la principale cible

En lisant les trois intrigues, on constate une différence en ce qui concerne le degré de critique. Hammett commence par une diatribe violente, dans *Moisson rouge*. La peinture de la police est incroyablement sombre... Au contraire, dans *Le Faucon maltais*, l'institution policière passe au second plan, malgré une critique sur le comportement de certains individus. Il ne s'agit d'ailleurs que d'une sorte de parenthèse puisqu'avec *La Clé de verre* la condamnation du comportement policier réapparaît, en étant intégrée dans une société...

Le premier roman est sans doute le plus acerbe à l'encontre de la police. Hammett ne se contente pas de condamner le comportement de quelques policiers, ce qui serait utile pour son intrigue. C'est l'ensemble de l'institution qui fait l'objet de ses attaques.

Il y a une sorte de point de départ, de commencement : le simple fait d'intégrer la police est une cause de corruption et de déchéance. Parlant par l'intermédiaire de ses protagonistes, Hammett écrit :

« *Je connaissais le flic, MacSwain. J'avais fréquenté sa femme. Lui, ça avait été un gars bien, aussi honnête qu'une quinte as – deux – trois – quatre – cinq au poker, jusqu'à ce qu'il entre dans la police. À ce moment-là, il a adopté les mêmes travers que les autres : sa femme l'a supporté aussi longtemps qu'elle a pu. Après, elle l'a quitté* ».

Dans l'histoire, ce policier commence par faire chanter le témoin d'un meurtre, puis par accuser quelqu'un d'avoir commis ce meurtre, alors qu'il est, lui, le coupable.

Lorsque le romancier nous présente un policier, il insiste d'abord sur l'individu et ensuite sur l'écart qui existe entre ce que devrait être un représentant de l'ordre et l'image que cet individu renvoie. Dans les premières pages du roman, l'auteur écrit : « *le premier policier que je vis avait une barbe de trois jours. Le deuxième portait un uniforme défraîchi auquel manquaient deux boutons. Le troisième, planté au milieu du carrefour principal, à l'intersection de Broadway et de Union Street, réglait la circulation, cigare au bec. Je cessais ensuite de les passer en revue* ». Avec ces trois phrases, il résume sa critique de l'individu policier : non-respect des règles en ce qui concerne l'hygiène et la présentation, mauvaise image renvoyée à la société, relâchement des mœurs qui apparaît dès le premier contact...

L'intrigue elle-même offre l'occasion au romancier de multiplier les critiques. Les policiers, dans un sens général, sont d'abord et avant tout complices de la pègre. Ils se laissent facilement acheter (le héros du roman réussit à s'enfuir avec les membres de l'un des gangs, car les policiers en faction autour de l'immeuble acceptent de l'argent alors qu'ils sont au cœur même d'une intervention). Ils sont malhonnêtes comme le montre le comportement de deux d'entre eux, Shepp et Vanaman, qui trouvent le corps sans vie de Dinah et ont pour premier réflexe de voler ses bijoux... A la fin du roman, la police est tout simplement composée des membres d'un des gangs, suite à l'accord passé entre son nouveau chef, McGraw, et l'un des parrains, Le Finn.

Mais c'est assurément avec le portrait du chef de la police, Noonan, que Hammett nous livre sa vision du monde policier de la prohibition. Celui-ci n'est pas simplement lié aux différents chefs de gangs, il ne leur est pas soumis, il fait partie de l'organisation. Pour tout dire, en s'alliant avec certains d'entre eux, il essaie même de dominer la structure dans son ensemble. À titre individuel, Noonan n'agit pas comme un policier. Lorsque le héros, le détective mandaté par les assurances, réussit à convaincre le principal témoin du meurtre de son frère, Tim, de se rendre au poste de police, la première réaction de Noonan est de frapper avec une rare violence le témoin en question... De surcroît, en menant l'enquête pour arrêter celui qu'il pensait être le responsable de cet assassinat, il poursuit beaucoup plus une vengeance personnelle que la justice.

Le Faucon maltais est presque une parenthèse.

Les rares membres de la police qui interviennent, Tom Polhaus et son supérieur, le lieutenant Dundy, restent dans les limites de la loi. On peut évidemment mettre en avant la violence du lieutenant, qui frappe Sam, excédé par son comportement à son égard, mais, comme nous venons de le dire, la réaction, pour violente qu'elle soit, n'en est pas moins motivée par le mépris affiché par le détective à l'encontre du policier. Polhaus joue un rôle important dans l'intrigue en étant un soutien pour Sam, dans le cadre de son enquête, même si celui-ci n'hésite pas à mentir et à manipuler les policiers eux-mêmes.

Le rapport à la police est donc différent. Il ne s'agit pas de critiquer la corruption de l'institution. Pour autant, il ne s'agit pas non plus d'en faire un modèle au niveau social. Hammett se sert, dans ce roman, des policiers comme d'un élément pour son intrigue. La véritable justice semble dépendre du seul héros, qui est singulièrement acerbe, lorsqu'on évoque la police et son action...

Avec le troisième roman, *La Clé de verre*, l'existence d'une police corrompue ne fait plus l'objet d'une critique ; elle est tout simplement l'un des éléments d'une société dans laquelle la corruption est devenue monnaie courante...

Dans ce livre, deux gangs s'affrontent, celui du notable local, propriétaire d'une maison de jeu, Paul Madvig, et celui de Shad O'Rory, qui tire sa subsistance du trafic d'alcool. Les deux dirigeants utilisent l'argent pour acheter les policiers. Madvig donne des ordres à Rainey, chef de la police. La question n'est plus de savoir si tel ou tel policier est corrompu, mais bien plutôt de connaître le camp qui le paie...

Lorsque les soupçons sur Madvig se concrétisent – de nombreux éléments laissent à penser que c'est lui qui a tué le fils du sénateur – la plupart des corrompus choisissent de changer de camp, pour s'opposer à celui qui jusque-là les payait. Il s'agit de se garantir un avenir...

b/ les autres acteurs du droit

Hammett a-t-il une meilleure opinion des autres intervenants du milieu juridique ? Loin s'en faut. Qu'il s'agisse des avocats, des procureurs ou des juges, le constat est presque identique : la corruption est générale ; l'individu choisit de renier sa fonction et ses devoirs par intérêt personnel.

Dans *Moisson rouge*, le romancier dresse le portrait d'un avocat auquel il consacre même un chapitre.

Maître Charles Proctor Dawn est un « *nabot grassouillet d'une bonne cinquantaine d'années (...). Il avait des yeux très clairs et inquisiteurs en forme de triangle, un petit nez charnu et une bouche plus charnue encore dont la gloutonnerie n'était que partiellement masquée par une moustache grise mal taillée et une barbiche également grise et également négligée. Ses vêtements étaient sombres et d'aspect peu soigné sans être franchement sales* ». Chez Hammett, on constate un parallèle systématique entre l'allure extérieure et le caractère de l'individu. L'avocat est sale, extérieurement comme intérieurement.

Au lieu d'être le représentant juridique de ses clients, il profite de la situation pour devenir maître chanteur, dès qu'il en a l'occasion. Disposant d'éléments importants pour l'enquête, il les garde pour lui, espérant en tirer profit financièrement bien sûr. Le résultat obéit à une certaine logique de justice puisque l'avocat est retrouvé assassiné au milieu des poubelles...

Les procureurs sont-ils mieux traités ? Cela dépend.

Dans *Le Faucon maltais*, le procureur Bryan paraît relativement honnête, lors de l'entretien qu'il a avec Sam, le détective. Tout en étant pleinement conscient des tensions entre la police et ce dernier, le procureur recherche la vérité en s'intéressant aux différentes circonstances et aux détails que peuvent lui donner les témoins. Cette description pourrait sembler positive. Il suffit de tourner quelques pages pour trouver le véritable sentiment de Hammett sur l'individu, et, plus généralement, sur sa profession :

« *Bryan est comme la majorité des procureurs. Ce qui l'intéresse surtout, c'est la manière dont ses états de service apparaîtront sur le papier. Il préférera abandonner une affaire à l'issue incertaine plutôt que de se présenter devant le tribunal et de se voir désavouer. Je ne sais pas s'il a jamais fait condamner sciemment quelqu'un qu'il pensait innocent, mais je ne le vois pas se convaincre lui-même de cette innocence si la possibilité de dénicher ou de façonner une preuve de culpabilité lui est offerte. Pour avoir la certitude de faire condamner un seul homme, il laissera une demi-douzaine de ses complices tout aussi coupables que lui échapper à la prison... si tenter d'obtenir la condamnation de tous risque d'embrouiller les choses* ».

Il ne s'agit pas ici d'une corruption financière. Néanmoins, la critique est tout aussi importante. Pour des raisons personnelles, de carrière, les procureurs, aux yeux de Hammett, sont capables de ne pas poursuivre certains coupables, par peur de ne pas l'emporter, de s'acharner sur certains, pour mettre en avant leurs propres compétences, et, ce qui est encore plus grave, de fabriquer des preuves qui peuvent conduire à condamner un innocent... L'auteur s'attaque ici à une autre forme de dérive, l'utilisation de la fonction pour servir des desseins personnels.

Dans un autre roman, *La Clé de verre*, le portrait du procureur est encore plus violent. Michael Joseph Farr est décrit comme lié à Paul Madvig, le parrain local. Il le reconnaît d'ailleurs dans une conversation avec Ned Beaumont : « *Le procureur se hâta de dire : tout va bien, Ned. Je ne veux pas me mêler de vos affaires, à Paul et à vous. Je suis... vous savez...* » puis il ajoute « *n'allez pas croire que je vais fourrer mon nez dans les affaires de Paul, ou dans les vôtres* ». Dans la suite de la conversation, Farr montre une lettre anonyme à Beaumont. Celle-ci accuse Madvig d'être l'auteur du crime. Beaumont en lit le contenu, la pose sur le bureau, avant de la reprendre et de la mettre dans sa poche. Hammett commente ce geste : « *le procureur, qui en suivit le trajet des yeux, paraissait mal à l'aise mais ne dit rien* ». À la fin de l'entretien, le romancier se fait encore un peu plus cruel :

« *Je suis le procureur de cette ville, de ce comté, et je...* » tout à coup, il cessa de se donner de l'importance. Il s'éclaircit la gorge et déglutit. L'agressivité disparut de ses yeux, laissant d'abord place à de la perplexité, puis à quelque chose qui s'apparentait à la peur. Il se pencha au-dessus de son bureau, trop soucieux pour empêcher la contrariété de transparaître sur son visage rougeaud. « *Bien entendu, reprit-il, vous savez que si vous... si Paul... je veux dire... s'il y a la moindre raison pour que je ne... vous savez... on peut en rester là* » (...) pour l'amour de Dieu, Ned, comprenez-moi bien, se défendit Farr. Bon sang, vous savez parfaitement qu'il n'y a personne dans cette ville pour vous soutenir, Paul et vous, autant que moi. Vous devriez le savoir. Je ne voulais strictement rien dire du tout par mes paroles si ce n'est que... et bien, que vous pouvez compter sur moi à tout moment ».

Quant aux juges, le même roman contient une allusion. Souhaitant faire avancer rapidement les choses, Madvig évoque l'intervention nécessaire d'un juge pour obtenir un mandat. Pour cela, il suffit de contacter le juge Phelps, qui lui obéit, puisqu'il le paye...

Le tableau d'ensemble n'est guère équivoque : Hammett ne cache pas son mépris pour les professions policières et judiciaires, qui, face au pouvoir de l'argent, sont systématiquement au service des plus offrants...

Au regard de tels développements en ce qui concerne les acteurs du droit, le regard porté sur la justice est aussi acerbe qu'attendu. Dans la logique générale de ses romans, Hammett fait transparaître sa propre vision de la justice, comme le montrent les différents dénouements. De fait, c'est en cela que les livres en question fournissent une image de la justice, bien éloignée de ce qui devrait être le principe, une justice humaine forte et impartiale. Lorsqu'il est amené à examiner le fonctionnement de la justice en tant que telle, le romancier ne peut qu'en dénoncer la faiblesse et l'inutilité.

a/ la justice dans les intrigues

Peut-on tirer un enseignement du dénouement des trois romans ? Ils sont considérés comme les modèles des romans noirs, en raison d'un certain nombre de caractéristiques, la violence, une histoire qui intervient dans un milieu corrompu, la part d'ombre qui est laissée dans la description des personnages. Mais qu'en est-il de la justice ?

Dans *Moisson rouge*, l'intrigue complexe présente deux catégories de meurtres. Dans la première se placent les règlements de comptes entre bandes rivales ; la moisson rouge fait d'ailleurs référence à la violence de la situation et au nombre de décès. Dans la seconde, on ne trouve que deux meurtres, celui de Donald et celui de Tim. Les deux assassins, l'employé de banque et un policier à l'époque des faits, sont arrêtés et seront jugés. Cependant, est-ce l'image de la justice ? Les règlements de compte se succèdent tout au long du roman, ce qui pourrait sembler attendu entre des gangs. Néanmoins, un élément doit être souligné : c'est le détective qui manipule les différents acteurs pour qu'ils s'entre-tuent. À la fin du roman, Personville est sous loi martiale, les principales organisations criminelles sont démantelées ; elles n'ont d'ailleurs plus beaucoup de membres en vie... La justice classique n'est pas concernée ici. Le détective s'arrange pour que les assassins soient assassinés... Il fixe ses propres règles, sa propre loi, et applique sa propre justice. On peut d'ailleurs remarquer que Hammett veille à tromper le lecteur en multipliant ce qui ressemble à des dénouements en ce qui concerne la vérité. Les deux assassinats conduisent à une série de suspects, et à de multiples retournements de situation. Au final, le héros applique sa justice, et, pour toute sanction, ne reçoit qu'un « savon » de la part de son patron. Reste une inconnue : le meurtre de Dinah. L'enquêteur était sous l'emprise de la drogue au moment de son assassinat. Il pense qu'il peut être coupable. Il ne découvre qu'à la fin du roman que c'est un autre qui l'a tué...

Avec *Le Faucon maltais*, la logique est un peu différente. En ce qui concerne le dénouement, au niveau du droit, le roman conduit à deux conclusions contradictoires. D'un côté, la justice normale semble agir. Certains protagonistes, Brigid, Cairo, sont arrêtés et poursuivis de manière régulière. Mais, de l'autre, des règlements de compte interviennent, les morts successives de Thursby, Jacobi, Gutman sont le résultat de la compétition pour l'oiseau. Néanmoins, le but de Hammett n'est pas le même. On retrouve les fausses pistes et les faux accusés. Le symbole le plus évident est fourni par Sam lui-même qui fait s'affronter ses adversaires en réussissant à les convaincre d'abandonner l'un des leurs... Pour autant, à la lecture, on retient surtout les mensonges. Alors que dans le roman précédent une certaine unité apparaissait, dans celui-ci, le lecteur est noyé dans une histoire dont il ne possède pas toutes les clés. Hammett multiplie les ellipses littéraires, les rebondissements, jusqu'à la solution finale. A-t-elle d'ailleurs une importance ? Le faucon est un prétexte. Il s'avère être une copie... L'image est donc très différente : Hammett nous offre le portrait, au vitriol, d'une société prête à se détruire, d'individus capables de s'entre-tuer, pour rien... Il s'agit de révéler des caractères, des comportements. La loi s'applique-t-elle ? Les coupables sont bien arrêtés à la fin. Cependant, la vraie justice a d'autres fondements, plus personnels : ils sont fixés par le héros.

La Clé de verre est sans doute le roman le plus étrange. La fin pourrait sembler conforme à l'application normale du droit : le coupable du meurtre, le sénateur, est arrêté et emprisonné. Le procureur le poursuit sans difficulté. Le héros du roman s'en va avec la femme qu'il aime.

Les individus corrompus par Madvig, qui l'ont abandonné au moment où il était soupçonné de meurtre, ne seront pas réélus, en raison justement de l'influence de celui-ci. Tout ceci s'inscrit dans une perspective de justice, du moins en apparence. Pourtant, plusieurs éléments illustrent le caractère faussé de ce final : d'une part, Beaumont évoque l'avenir en disant que le sénateur ne sera sans doute pas très gravement condamné, en raison de son statut social et de son âge ; d'autre part, la pacification de la ville est en réalité un leurre car Madvig veut faire échouer ses anciens amis pour pouvoir reconstituer un gang plus solide, lors des élections suivantes ; enfin, le héros est tout de même un homme de main, un membre de gang, qui s'en sort sans difficulté...

C'est donc une étrange morale qui apparaît à la fin de chaque roman. Une forme de justice existe peut-être, celle du héros, l'application d'une certaine approche, qui n'est pas automatiquement morale, qui est encore moins fondée sur le droit, mais qui peut conduire à une forme de rétablissement de l'ordre des choses.

b/ la faiblesse de la justice traditionnelle

Lorsqu'il examine les conséquences potentielles de la justice en tant qu'institution, Hammett ne se contente pas d'en dénoncer l'inefficacité. Il critique aussi le langage juridique, sa complexité, et son décalage au regard de ce qu'il prétend garantir. Alors que le droit devrait conduire à rétablir la vérité, à stabiliser la société, à encadrer les comportements, il est beaucoup plus perçu comme un instrument, artificiel et sans intérêt, aux mains de quelques-uns.

Dans *Moisson rouge*, le romancier dénonce le langage juridique et son caractère absurde. Pour cela, il laisse la parole à un avocat.

Lors de l'entretien entre l'agent de la compagnie d'assurances et Maître Charles Proctor Dawn, celui-ci dit : « *je puis dire, en toute équité, que vous reconnaîtrez invariablement le bon sens qui s'impose à appliquer, en toute occasion, mes conseils circonstanciés. Je puis me permettre de l'affirmer, cher Monsieur, sans fausse modestie, étant en mesure d'apprécier, avec une humilité de bon aloi associée à un sens profond des valeurs vraies et durables, mes responsabilités au même titre que mes prérogatives en ma qualité de représentant (et pourquoi devrais-je tenir modestement sous silence le fait que certains se sentent justifiés à privilégier ici le superlatif en lieu et place du simple descriptif ?) reconnu et accepté du barreau de cet Etat si résolument engagé sur la voie de la prospérité* ». Le héros commente en ajoutant « *il connaissait quantité de phrases de ce genre et n'éprouvait aucun scrupule à m'en faire profiter* »... Le romancier poursuit, faisant toujours parler l'avocat : « *voici pourquoi cette conduite qui, chez un juriste de moindre renommée, pourrait paraître irrégulière, devient, aussitôt que celui qui l'exerce occupe au sein de sa communauté (et, serais-je tenté de dire, pas uniquement de sa communauté proche) une position d'une prééminence aussi incontestable qu'elle permet de le placer au-dessus de toute crainte de dénigrement, devient, dis-je, simplement cette éthique supérieure qui méprise des attitudes conventionnelles mesquines lorsqu'elle se trouve confrontée à une occasion de se mettre au service de l'humanité incarnée par un de ses représentants considérés à titre individuel. En conséquence, cher Monsieur, je n'ai pas hésité à repousser dédaigneusement toutes les considérations triviales basées sur des précédents attestés pour vous convoquer afin de vous exposer en toute franchise et sincérité, cher Monsieur, que vos intérêts seront défendus au mieux en vous assurant mes services en tant que représentant juridique* ».

Chez Hammett, le droit se résume à un verbiage sans intérêt... Sa critique est d'autant plus féroce que ce langage juridique, totalement insupportable, est prononcé par un individu qui, tout en étant avocat, est aussi un maître chanteur...

Le langage n'est d'ailleurs que l'un des éléments qui constituent l'image de la justice et du droit selon le romancier. Dans les trois romans, celui-ci constate la faiblesse de la justice et

son instrumentalisation potentielle. Les intrigues lui permettent d'apporter des éléments de démonstration.

À de multiples reprises, Hammett fait référence à des éléments essentiels de la procédure judiciaire pour mieux remettre en cause leur utilité. Dans *Moisson rouge*, il décrit la constitution d'un faux alibi, destiné, certes, à protéger le héros du roman, mais qui n'en demeure pas moins un mensonge monté par l'un des chefs de gang. De fait, les preuves elles-mêmes semblent inutiles. Dans le même roman, l'auteur fait dire au héros :

« *Je pourrais payer Dinah Brand pour obtenir d'autres renseignements sur toute la bande. Mais ça ne sert à rien de les traîner en justice, quoi qu'on puisse avoir contre eux. Les tribunaux sont à leur botte et en plus, ils seraient trop lents pour nous. J'y suis plongé jusqu'au cou, dans ce cloaque (...). Il me faut des résultats pour dissimuler ce qu'il y a derrière. Par conséquent, des preuves ça ne suffira pas* ».

Qu'en est-il d'ailleurs des conséquences mêmes de la procédure judiciaire ? À la fin de *La Clé de verre*, l'assassin est démasqué : c'est le sénateur Henry qui a tué son fils. Il est arrêté, incarcéré. Mais la justice va-t-elle se poursuivre ? Un dialogue entre la fille du sénateur, Janet, et Beaumont apporte une réponse :

« – Janet : *qu'est-ce qu'ils vont lui faire, Ned ?*

– Ned : *pas grand-chose, probablement. Son âge, son statut social, tout ça l'aidera. Il sera vraisemblablement reconnu coupable d'homicide involontaire, après quoi ils suspendront la condamnation ou l'associeront d'un sursis.*

– Janet : *vous croyez que ça été un accident ?*

Ned Beaumont secoua la tête. Son regard était glacial. Il répondit sans ménagement :

« *Je crois que ça l'a rendu fou de colère que son fils mette en danger ses chances de réélection et qu'il l'a frappé* ».

Cet échange montre que, aux yeux de Hammett, le sénateur est bel et bien coupable d'homicide. Les circonstances atténuantes, évoquées par Ned, sont anormales. La suite de la conversation le démontre d'ailleurs aisément. Paul Madvig a accepté d'endosser le meurtre, face à Beaumont, pour protéger le sénateur qui pouvait lui être utile. Mais celui-ci envisageait de tuer Paul. Janet pose une autre question :

« – *Avait-il... avait-il intention de... d'abattre Paul ?*

– (Réponse de Ned) : *oui. Il pouvait s'en tirer en plaidant la cause du noble vieillard qui a châtié le criminel que la justice ne pouvait punir. Il savait que Paul n'aurait pas gardé le silence s'il était placé en détention. Paul faisait ça exactement comme il soutenait votre père dans sa course à la réélection, parce qu'il voulait que vous lui apparteniez. Il ne pouvait pas y arriver en prétendant qu'il avait tué votre frère. Il se moquait totalement de ce que les autres pouvaient penser, mais il ignorait que, à vos yeux, il était l'assassin, sinon il se serait excusé dans l'instant* ».

Le portrait dressé du sénateur n'est pas anodin : Beaumont, en le décrivant, insiste sur le fait qu'il a commis un meurtre, le fait qu'il était capable d'en commettre un second, pour couvrir le premier, et faire accuser celui qu'il assassinait... La faiblesse de la future condamnation est un contrepoint essentiel, car elle met en avant l'écart entre la justice et son caractère magnanime (tenir compte de l'âge du statut social de la personne) et la réalité de l'action de la personne...

La conclusion concernant l'efficacité de la police et de la justice pour rétablir l'ordre et assurer la vérité (tout en protégeant les innocents) peut être donnée par le héros du *Faucon maltais*. Tandis qu'il discute avec les différents protagonistes, au sujet du faucon et de la situation, Sam propose de donner à la police un coupable pour les différents meurtres. Il s'en explique :

« *Je ne les crains pas le moins du monde [il parle des policiers] et je sais fichtrement comment il faut les prendre. C'est ce que j'essaie de vous expliquer. Le meilleur moyen de les*

manœuvrer, c'est de leur jeter une victime en pâture, quelqu'un sur le dos de qui ils pourront tout mettre (...). Je sais de quoi je parle. J'ai déjà connu ce genre de situation et j'espère bien en connaître d'autres. A un moment ou à un autre, j'ai été obligé d'envoyer paître tout le monde, depuis la cour suprême jusqu'au bas de l'échelle, et je m'en suis sorti. Je m'en suis sorti parce que je n'ai jamais perdu de vue que l'heure des comptes finit par sonner tôt ou tard. Je ne perds jamais de vue que lorsque l'heure des comptes sonnera, je devrai être prêt à entrer dans les locaux de la police en poussant un responsable devant moi et en disant : bande de crétins, le voilà votre criminel ! Aussi longtemps que je serai en mesure d'agir de la sorte, je peux faire autant de pieds de nez que je veux aux lois de ce pays »...

Le droit, parce que corrompu, dans sa logique comme dans les acteurs censés l'appliquer, est donc écarté. Mais, cela ne signifie aucunement que le monde de Hammett soit dépourvu de règles. Elles sont simplement fixées par d'autres personnes, sur d'autres fondements.

B/ le droit des gangsters ?

La société décrite par Hammett serait-elle totalement en dehors de la logique juridique ? On peut en douter. Il y a une sorte de code qui régit les relations de ce monde corrompu. Peut-on parler de règles juridiques ? Il ne s'agit pas de faire de ces règles le résultat d'une autorité légitime. Néanmoins, il existe bien une collaboration encadrée, au sein de cette société. L'auteur met en lumière l'existence d'un tel système, mais, en cela, il poursuit aussi un but précis : certes, la prohibition a fait apparaître des règles parallèles qui semblent régir la société ; cependant, parce que le droit, de manière générale, est fragilisé par le contexte de prohibition, ces règles elles-mêmes sont fréquemment violées.

1/ l'apparence : l'existence de règles

Comment fonctionne une société dominée par des gangsters ? Pour que chacun tire un profit raisonnable de la situation, tout en assurant sa propre sécurité, il est nécessaire d'établir une sorte de code de bonne entente, un marché, qui doit servir pour pérenniser la situation. Dans les trois romans, Hammett nous fournit des exemples de ce type de collaboration, d'engagement, qui s'apparente à un contrat...

a/ un équilibre général : se partager une ville

Dans ce premier cas, l'alliance entre les gangsters vise à organiser les relations pour pouvoir exploiter des commerces dans une ville, peser sur le monde politique et protéger les intérêts de chacun. Le romancier utilise ce mécanisme dans deux livres : *Moisson rouge* et *La Clé de verre*.

Dans le premier, nous partons d'une situation équilibrée, qui connaît une crise, ce qui nécessite une transaction et une modification du contrat initial. Lorsque le héros du livre arrive à Personville, la cité est sous la coupe de cinq individus. On trouve tout d'abord un notable, Elihu Willsson. Propriétaire de la principale industrie de la ville, il s'est retrouvé confronté à des syndicats très puissants et a dû mettre fin à une grève. Pour cela, il a fait appel à trois gangsters, Pete Le Finn, qui dirige un trafic d'alcool, Lew Yard, un prêteur sur gages, et Max Whiser Thaler, spécialisé dans l'alcool et dans le jeu. Un cinquième acteur, le chef de la police, Noonan, est venu garantir le fonctionnement juridique de l'ensemble. Cet édifice permet à chacun de poursuivre son commerce, tout en échappant aux conséquences judiciaires et policières potentielles. La mort du fils Willsson vient rompre l'alliance. Une guerre des gangs se déclenche. Alors qu'il a contribué à cette situation, le héros du roman propose la réunion d'une conférence de paix pour réunir tous les acteurs. On pourrait penser qu'il s'agit ici du renouvellement du contrat initial, qui permet d'assurer aux uns et aux autres droits et sécurité.

Naturellement, le héros va en profiter pour monter les protagonistes les uns contre les autres et aggraver encore la guerre des gangs.

Dans *La Clé de verre*, la situation est plus simple. Il existe une sorte de paix froide entre les deux parrains de la ville, Paul Madvig et Shad O'Rory. Chacun dispose de son réseau de personnalités corrompues, de son commerce, de ses activités et de son système de protection. Ils se sont partagés les secteurs de la ville et la situation pourrait durer ainsi... On constate l'existence encore une fois d'un équilibre entre les forces en présence. De surcroît, dans cet exemple, les réseaux de corruption sont suffisamment importants pour concerner aussi le monde politique et les intervenants élus au sein de la ville et du comté. Les deux gangsters utilisent leur poids financier pour intervenir dans les scrutins, et ainsi pour désigner les policiers, les magistrats, les responsables politiques. Il y a d'ailleurs un dominant, Paul Madvig, qui accepte l'existence de son concurrent, à condition qu'il demeure à sa place.

b/ un équilibre particulier : se partager un bénéfice

La situation est différente. Il ne s'agit pas de participer à une gestion générale. Nous sommes dans le cadre d'un contrat beaucoup plus privé. Le but recherché est le profit, dans une affaire particulière. L'exemple est évidemment tiré du *Faucon maltais*.

Dans ce roman, à plusieurs reprises, la relation entre les protagonistes est régie par un contrat verbal. Au départ, pour voler le faucon, Gutman s'allie avec Thursby et Brigid O'Saughnessy. Par la suite, on constate la mise en place d'une autre alliance, entre Gutman et Cairo. À chaque fois, le but est de partager le butin. À la fin du roman, semble apparaître un nouveau contrat potentiel. Sam doit remettre le faucon à Gutman contre une somme d'argent et un coupable pour les différents meurtres qui ont été commis. Il y a là aussi un échange de bons procédés, argent contre sécurité et profits potentiels. On remarque un déséquilibre, puisque le faucon est censé avoir une très grande valeur, alors que Gutman ne propose à Sam que 10 000 \$.

C'est une forme de droit, pratique, et presque coutumier, qui apparaît ici. Il n'y a pas de support papier. Il n'y a pas vraiment non plus de logique contractuelle en termes de signature. En revanche, il y a bien un échange de service, et la possibilité de renouveler cet échange. C'est peut-être d'ailleurs sur ce point précis que la situation soulève une difficulté. Puisque nous sommes dans un cadre parallèle, sans application juridique institutionnalisée, quels éléments forcent les gangsters à respecter leur part du marché ?

2/ la réalité, la violation des règles

La réponse à la question posée est simple : ces éléments n'existent pas. Tout dépend des circonstances et de l'évolution de la situation des uns et des autres. Il s'agit du principal défaut de ce droit parallèle que Hammett décrit. Le droit normal ne fonctionne plus, car il est corrompu. Est-ce que cela sous-entend la mise en place d'un droit parallèle, qui viendrait remplacer le premier et qui serait suffisamment solide pour sécuriser les situations ? Rien n'est moins sûr. Parce qu'il est fondé sur la bonne volonté des différents acteurs, ce droit est évidemment très fragile. Pour une raison assez logique : les acteurs ont une volonté qui varie en fonction de leur intérêt. De fait, les romans de Hammett nous fournissent plusieurs exemples de l'échec de ce droit parallèle qui se révèle être d'abord et avant tout un jeu de dupes dans lequel la violence est omniprésente.

a/ le jeu de dupes

Dans les trois romans, l'auteur nous montre que l'absence d'honneur des gangsters porte un coup fatal à l'idée même d'un droit parallèle. Les intrigues regorgent de mensonges, de retournements, de trahisons d'alliance, qui illustrent parfaitement la fragilité de ces mécanismes censés protéger les individus.

Premier exemple, *Moisson rouge*.

On peut d'abord faire un constat, les mensonges et les trahisons sont omniprésents.

Alors qu'il est censé faire partie de l'alliance initiale, le chef de la police, Noonan, noue des contacts privilégiés avec l'un des gangsters, Reno, pour faire accuser un autre, Thaler, d'un case de bijouterie qu'il a lui-même monté...

Un homme de main de Thaler, Wright, a été témoin du meurtre de son patron (du moins il le croit, à ce moment de l'histoire). Il fait le tour des ennemis de celui-ci pour leur proposer de le tuer contre rémunération...

Dernier exemple, le nouveau chef de la police, par intérim, Macgraw, après la mort de Noonan, s'allie avec un autre chef de gang, Pete Le Finn, pour éliminer les différentes factions et s'emparer du pouvoir.

La conférence de paix tourne en réalité au massacre puisque chacun dispose de nouveaux arguments pour nouer de nouvelles alliances et multiplier les exactions.

Deuxième exemple, *Le Faucon maltais*. Dans ce roman, nous avons constaté l'existence de plusieurs alliances entre les protagonistes. Néanmoins, ce simple constat est déjà révélateur : les alliances se succèdent, ce qui signifie la trahison des alliances précédentes.

La première alliance concernait Gutman, Thursby et O'Shaughnessy. Le premier avait recruté les deux autres pour voler le faucon à son propriétaire, un Russe, à Constantinople. Les deux voleurs disparaissent dans la nature, en essayant de conserver le faucon. Immédiatement, la seconde alliance qui vient d'apparaître est trahie à son tour. Thursby essaie de garder le butin pour lui. O'Shaughnessy le tue. Elle se rapproche du détective, Sam Spade.

Gutman s'allie avec Cairo. Il dispose d'un soutien supplémentaire, avec son homme de main, Wilmer Cook. Ce dernier pacte est aussi important. Gutman considère Cook comme son fils, ce qu'il dit explicitement à Sam. Pourtant, à la fin de la conversation, il accepte de le livrer à la police, comme coupable tout désigné des différents meurtres. Il a cette formule :

« Allons, Wilmer, je suis vraiment désolé de te perdre et je veux que tu saches que je ne pourrais avoir plus d'affection à ton égard si tu étais mon propre fils ; mais... bon sang... si on perd un fils, on peut en avoir un autre... alors qu'il n'existe qu'un seul faucon maltais ».

Cook est donc trahi par son patron. Cette trahison a une réponse presque immédiate : Cook abat Gutman.

Les différentes alliances qui ont donc été passées, avant le roman et pendant celui-ci, sont systématiquement trahies.

Troisième exemple, *La Clé de verre*.

La ville où se déroule l'action est sous la coupe d'un parrain, Paul Madvig, qui a accepté la présence d'un autre gang, dirigé par Shad O'Rory et utilise l'argent pour acheter les responsables locaux, qu'ils soient policiers, magistrats, ou élus politiques. Au cours du roman, cet équilibre est totalement remis en cause.

D'une part, Madvig découvre qu'O'Rory essaie d'augmenter son influence. Il utilise les policiers corrompus et ses contacts dans la magistrature pour essayer de faire fermer les différents bars de son concurrent.

D'autre part, parce qu'il est mis en cause dans un assassinat, Madvig est peu à peu lâché par les différentes personnes qu'il avait achetées. Les élus en particulier (le procureur) veulent assurer leur réélection et pensent que faire tomber Madvig est un gage nécessaire pour l'opinion publique. En réponse, puisqu'il s'agit d'une violation de l'accord entre eux, le gangster choisit de ne pas les aider financièrement pour les prochaines échéances et même de tout faire pour qu'ils échouent. Il espère ainsi faire passer un message suffisant et utiliser la période qui va s'ouvrir ensuite pour reconstruire un vaste réseau de corruption.

La résultante est relativement évidente : le droit des gangsters ne peut fonctionner qu'en comptant sur la bonne foi de personnes incapables de tenir leur parole...

b/ La violence omniprésente

C'est peut-être l'aspect le plus gênant. Le droit parallèle est conçu pour sécuriser la situation et limiter, autant que faire se peut, les violences. Or, ce n'est pas du tout le cas.

Dans *Moisson rouge*, chaque protagoniste attend l'occasion de prendre l'avantage. Lorsque celle-ci se présente, il n'y a plus d'accord, d'alliance, de contrainte. Il ne reste que la volonté de prendre le pouvoir en éliminant les concurrents. Lorsqu'on parcourt le roman, on constate que tous les protagonistes font l'objet, à un moment ou un autre, de plusieurs tentatives de meurtre. Au lieu de sécuriser la situation, l'alliance initiale n'est que transitoire. Elle laisse la place à d'autres alliances, qui conduisent à des massacres.

Dans *Le Faucon maltais*, le même phénomène est présent. Les alliances, par ailleurs fréquemment trahies, se soldent de toute façon par des assassinats. Thursby est tué. Même le contrat légal qui existe dans cette affaire – Sam Spade et son associé, Miles Archer, ont été engagés par Brigid O'Shaughnessy pour la protéger – se termine par un meurtre : la cliente abat l'un des deux hommes ! L'objet recherché est la cause d'une succession de morts violentes et d'actes de violence.

Quant à *La Clé de verre*, elle comporte une scène particulièrement violente, le passage à tabac de Beaumont par le gang adverse. Un autre événement, la mort de Shad O'Rory, apporte une preuve supplémentaire : il est tué par l'un de ses hommes...

Dans le droit des gangsters, il n'y a donc ni stabilité, ni sécurité. Cette structure parallèle ne parvient pas à remplacer le droit initial, seule la corruption demeure.

Dans la rhétorique de Hammett, la conclusion est tout trouvée : la prohibition a fait disparaître le droit légitime en le corrompant ; elle a fait naître un succédané, le droit des gangsters, qui ne peut être que fragile et transitoire, en raison de l'absence de bonne foi et d'honnêteté des protagonistes...

II/ la corruption de la société

Il s'agit d'une suite logique. Dans ses romans, Hammett décrit une société qui a perdu ses repères. Les éléments juridiques ont disparu pour laisser la place à des relations personnelles, caractérisées par la violence, le mensonge et la trahison. La prohibition n'est pas seulement un échec en ce qui concerne la consommation de l'alcool. Le refus d'une grande partie de la population d'appliquer une loi considérée comme absurde et la corruption engendrée par la tentative de mise en œuvre de ce texte ont des conséquences sur le rapport de la population au droit et à la justice. Les autorités, politiques, policières, judiciaires sont discréditées. Elles sont corrompues, et donc par définition corruptibles. Elles renvoient à la société l'image d'un système sans règle, sans logique, où dominant l'argent, le pouvoir et l'influence. Selon le romancier, ceci a nécessairement des conséquences sur la société dans son ensemble. C'est même l'idée de morale qui est remise en cause lorsqu'un tel phénomène se produit. La corruption globale de la société se matérialise par une corruption visible des individus. Hammett va un peu plus loin en faisant de ses héros l'image même des Américains corrompus au contact de la société prohibitionniste.

A/ la corruption des individus

Afin de mettre en lumière les conséquences de la prohibition sur la société, Hammett choisit de dépeindre deux catégories de la population en montrant les vices et les déviances que

la politique en matière d'alcool fait naître. Cette politique n'est pas seulement attentatoire au droit, de manière générale, en le ridiculisant. Elle est aussi dangereuse pour la société en faisant disparaître le respect pour l'ordre, la morale, les institutions. Le romancier place dans ses histoires deux publics caractéristiques de cette tendance : les femmes et les notables. Les premières représentent l'atteinte à la sphère privée tandis que les seconds symbolisent l'absence de confiance dans les personnalités censées incarner la droiture et l'honnêteté.

1/ les notables et la corruption publique

Parce qu'ils sont en principe des modèles, les notables symbolisent une société, à un moment donné, un ensemble de règles, une manière de se comporter. Dans l'Amérique de la prohibition, selon Hammett, c'est exactement l'inverse. Le notable représente bien la société, une société corrompue, dévoyée, dans laquelle le respect de la loi et de la morale n'a plus de place. Le romancier nous livre deux portraits, qui semblent se répondre comme dans un miroir. D'un côté, il y a le notable devenu gangster, qui utilise les réseaux de corruption pour se maintenir à la tête d'un système social. De l'autre, il y a le gangster qui s'efforce de devenir un notable, en utilisant pour cela l'argent malhonnêtement gagné.

a/ le notable corrompu

L'exemple est tout trouvé : il s'agit du « *tsar de Poisonville* », Elihu Willsson.

Au début de *Moisson rouge*, Hammett résume la carrière de ce personnage qui domine Personville, surnommée Poisonville en raison des événements qui s'y produisent.

« *Depuis quarante ans, le vieil Elihu Willsson, le père de l'homme assassiné durant la nuit, possédait Personville corps et âme, cœur et tripes. Il était président et principal actionnaire de la Personville Mining Corporation, idem pour la First National Bank, propriétaire du Morning Herald et de l'Evening Herald, les deux seuls journaux de la ville, et détenait au minimum des parts dans presque toutes les entreprises ayant quelque importance. En plus de ces divers actifs, il avait dans sa poche un sénateur, deux ou trois membres de la chambre des représentants, le gouverneur, le maire et la plupart des administrateurs de l'État. Elihu Willsson incarnait Personville et pratiquement l'État tout entier. Durant la guerre, l'IWW, qui avait le vent en poupe dans tout l'ouest du pays, avait recruté en grand nombre les employés de la Personville Mining Corporation qui n'étaient pas particulièrement choyés, et avait utilisé cette force nouvelle pour imposer des revendications. Le vieil Elihu leur avait accordé le minimum, puis il avait attendu son heure. Elle s'était présentée en 1921. Les affaires périllicitaient. Il se moquait bien de fermer temporairement les usines ou non. Il avait déchiré les accords passés avec ses ouvriers et entrepris de les renvoyer à leurs conditions de travail d'avant-guerre. Bien entendu, la section locale avait demandé l'aide de la section centrale (...). La grève avait duré huit mois. Le sang avait coulé abondamment des deux côtés. Les wobblies n'avaient pu compter que sur eux-mêmes, pour cela. Le vieil Elihu, lui, avait engagé des mercenaires, des briseurs de grève, des membres de la garde nationale et même des soldats de l'armée régulière pour s'en charger à sa place. Quand le dernier crâne avait été fendu, la dernière côte brisée, la section syndicale de Personville n'était plus qu'un pétard sans poudre. Le problème (...) était que le vieil Elihu n'avait pas étudié l'histoire de l'Italie. Il avait écrasé la grève mais perdu sa mainmise sur la ville et l'État. Pour vaincre les mineurs, il avait dû lâcher la bride aux gros bras qu'il avait engagés. Le calme revenu, il lui avait été impossible de s'en débarrasser. Il leur avait livré sa ville et n'était pas assez fort pour la reprendre. Personville leur avait plu et ils en avaient pris le contrôle. Ils lui avaient permis de gagner le conflit et gardaient la ville pour butin. Le vieil Elihu ne pouvait rompre ouvertement avec eux. Ils le tenaient. Lui seul portait la responsabilité de toutes les exactions commises durant la grève ».*

Le portrait, pour féroce qu'il soit, n'en est pas moins significatif en ce qui concerne la place du notable et son rapport à une population. Dans l'esprit de Hammett, les patrons d'entreprise qui occupent la place de notables peuvent facilement basculer dans la corruption. Dans la suite du roman, lorsqu'il décrit le personnage en question, Hammett est sévère. Le héros du roman rencontre ce notable pour la seconde fois, dans sa chambre, alors qu'un homme vient de tenter de l'assassiner. Elihu ne semble guère impressionné. Au contraire, « *il se lança dans une longue explication en des termes grossiers qu'il débita d'une voix à l'arrogance tonitruante. En substance, il avait créé Personville de ses propres mains, brique après brique, et il était résolu à garder le contrôle ou à la voir rayée de la carte. Nul, quel qu'il soit, n'avait le droit de le menacer dans sa ville ; il leur avait laissé les coudées franches, mais maintenant qu'ils s'avisent de lui dire, à lui, Elihu Willsson, ce qu'il devait faire et ne devait pas faire, il allait leur montrer qui commandait. Il conclut sa tirade en pointant le doigt sur le cadavre et en claironnant : ça leur montrera que le vieux a encore du répondant* ».

Pour le romancier, il représente tout à la fois le pouvoir politique et la corruption. Willsson, dont on apprendra ensuite qu'il a essayé de décourager son fils dans la campagne que celui-ci menait contre les différents gangs de la ville, veut utiliser la situation pour se débarrasser de ceux qui font pression sur lui. La prohibition a supprimé toute logique juridique. Le système dépend de l'influence des uns et des autres, de la puissance des réseaux, de l'importance des trafics. Les notables peuvent être amenés à utiliser les réseaux en question pour leur propre profit.

b/ le gangster devenu notable

L'exemple cette fois est tiré de *La Clé de verre* : il s'agit évidemment de Paul Madvig.

Avec ce second exemple, la logique s'inverse. Un propriétaire de maison de jeux souhaite intégrer la société en tant que notable. Il a acheté successivement la police, le procureur, certains responsables politiques. Il veut participer à la campagne du sénateur Henry pour ajouter un aspect politique. Il rêve également de compléter ce tableau au niveau privé, en épousant la fille du sénateur, Janet.

Le problème réside évidemment dans la nature de la relation qu'il entretient avec les autres. Au lieu de ce respect qu'il désire, c'est d'abord la peur et un rapport de dépendance qui caractérisent son lien avec les membres de la société. Le procureur le craint. Le chef de la police dépend de lui financièrement. Il utilise d'ailleurs son poids financier pour soutenir les différents acteurs locaux au moment des élections. Devenu complice de l'assassinat de Taylor Henry par son propre père, le sénateur, il espère utiliser cette nouvelle arme pour améliorer sa position sociale.

Il s'agit de la différence majeure qui existe avec la situation précédente. Là où un notable qui devient gangster ou qui s'allie avec des gangsters peut encore compter sur son honorabilité pour revenir en arrière, du moins en apparence, un gangster n'a que très peu de chances de devenir réellement un notable. De fait, le roman montre que, malgré ses efforts, il n'a pas vraiment établi une relation stable avec les autres personnes. Il suffit qu'il soit en danger pour que tous ceux qui le soutenaient, pour des raisons financières, lui tournent le dos. Le sénateur lui-même, loin d'être dépendant, espère pouvoir le rendre responsable de la mort de son fils, pour le séparer définitivement de sa fille. Il envisage même de le tuer, espérant ainsi bénéficier du soutien public. Comme le résume très justement le détective travaillant pour les assurances, sa position sociale aurait fait de lui un justicier s'il avait abattu Madvig. La conclusion est presque ironique puisque l'arrestation du sénateur conduira, vraisemblablement, à un procès pour homicide involontaire et à une sortie de prison, plutôt rapide. Si le gangster avait abattu le notable, le résultat aurait sans doute été très différent...

2/ les femmes et la corruption privée

Le constat de Hammett ne se limite pas à la sphère publique et aux conséquences de la corruption sur le fonctionnement social, c'est-à-dire sur les relations entre les individus en public. Le romancier considère que la prohibition a entraîné un affaiblissement moral de la société, en faisant perdre un certain nombre de valeurs. Il en veut pour preuve le comportement des femmes. Deux des trois romans illustrent parfaitement cette propension de l'auteur.

a/ Dinah

Dans *Moisson rouge*, le héros, le détective envoyé par les assurances, n'a pas de nom. Cet anonymat fait d'autant plus ressortir l'importance du caractère féminin, principal, de ce roman.

Hammett offre au lecteur un portrait de Dinah Brand en deux temps. Tout d'abord, au cours du premier entretien que l'enquêteur a avec le chef de la police, Noonan, la jeune femme est décrite comme étant « *une fille perdue, comme on dit, une pute de luxe, une aventurière de haut vol* ». Mais c'est le second entretien, avec Robert Albury, un assistant caissier de la First National Bank, qui apporte les compléments les plus intéressants. Le dialogue mérite qu'on le cite :

« – Albury : vous l'avez rencontrée ?

– Le détective : pas encore.

– Mais vous avez entendu parler d'elle ?

– Je sais simplement qu'elle est très forte dans son domaine

– Elle l'est, acquiesça-t-il. J'imagine que vous ferez sa connaissance. La première fois, vous serez déçu. Pourtant, sans que vous sachiez comment ni quand ça arrivera, vous vous rendrez compte que vous avez oublié votre déception première et vous lui raconterez votre vie, tous vos soucis et vos rêves ». Il pouffa d'un rire juvénile et embarrassé. « Et là, elle vous tiendra, elle vous tiendra totalement.

– Merci pour cette mise en garde. Comment avez-vous appris tout ça ?

Il me fit un sourire penaud au-dessus de sa cuillère à soupe et m'avoua :

– J'ai payé pour le savoir.

– Ça a dû vous coûter un paquet, non ? Il paraît qu'elle aime les dineros.

– Elle ne pense qu'au fric, c'est vrai, mais bizarrement, ça n'est pas choquant. Elle a un côté tellement vénal, si ouvertement cupide que ça n'a plus rien de détestable. Vous comprendrez ce que je veux dire quand vous l'aurez rencontrée ».

Ce personnage féminin est omniprésent. Le héros va coucher avec elle, joue un jeu apparemment dangereux en multipliant les marchés, en acceptant les concessions.

En ce qui concerne son comportement, elle est l'exact contraire d'une femme morale. Tout au long du roman, elle trahit toutes les personnes qu'elle rencontre pour de l'argent. Elle exerce même, de temps à autre, la fonction de maître chanteur...

C'est elle qui met le feu aux poudres en vendant des informations au héros, informations qui vont lui permettre de déclencher une guerre des gangs.

Autre caractéristique : elle croit avoir suffisamment de moyens de défense pour échapper systématiquement à tous les dangers. De ce point de vue, elle est tout à la fois corruptrice et corrompue.

Est-ce une fin morale ? Elle est tuée, étant la 17^e victime depuis l'arrivée de l'enquêteur en ville.

b/ les femmes du Faucon maltais

Avec cet autre roman, Hammett change de logique en ce qui concerne les personnages féminins. Il ne choisit plus de se concentrer sur un exemple mais offre au public trois femmes principales.

Avec la première, la plus importante dans l'histoire, le romancier dresse le portrait d'une femme vénale, amoral, violente. Portant successivement les noms de Wonderly, Leblanc et O'Shaughnessy – ce dernier étant vraisemblablement juste – elle multiplie les mensonges. Elle engage Sam Spade et son associé sur un faux prétexte, elle assassine le second. Elle tue l'un de ses complices. Elle entretient avec le détective une relation trouble, espérant utiliser son charme pour le faire agir comme elle l'entend. C'est aussi une voleuse, doublement, puisqu'elle a été engagée par Gutman pour s'emparer du faucon, dans un premier temps, et a décidé de le garder pour elle, dans un second temps.

La deuxième femme utilisée dans l'intrigue est Iva Archer. Épouse de Miles, elle le trompe avec Sam. Après le meurtre de son mari, elle vient voir le détective, convaincue qu'il a commis l'assassinat. Il la repousse. Blessée par sa réaction, elle le dénonce à la police... Ce deuxième exemple nous montre donc une femme infidèle, à son mari comme à son amant, vindicative, et potentiellement criminelle puisqu'elle accepte volontiers l'idée selon laquelle son amant aurait tué son mari pour elle...

Quant à la troisième femme du *Faucon maltais*, il s'agit de la secrétaire du détective, Effie Perrine. Au premier abord, on pourrait penser qu'il s'agit d'une figure positive. Elle soutient Sam, lui apporte son aide dès qu'elle le peut, fait des recherches pour lui, accepte d'abriter chez elle Brigid. Pourtant, en approfondissant le rôle qu'elle joue dans l'intrigue, on constate que son personnage est peut-être plus dérangeant qu'il n'y paraît. Face aux deux autres, sa réaction est exactement opposée. Connaissant la relation qui unit Sam à Iva, elle n'hésite pas à montrer son hostilité, ce qui pourrait laisser penser à une forme de jalousie. Elle incite Sam à croire qu'Iva est coupable du meurtre de son mari. À l'inverse, en ce qui concerne Brigid, elle ne cache pas son admiration, sous-entendant que le détective serait nettement mieux avec elle. Lorsque Sam lui apprend qu'elle est coupable de meurtre et qu'il l'a livrée à la police, Effie réagit bizarrement : elle est beaucoup plus choquée par le fait que Sam ait choisi de la dénoncer que par le meurtre que Brigid a commis. Comme si une histoire d'amour potentielle pouvait justifier d'oublier la responsabilité d'un assassinat...

Les trois portraits sont très étranges. Les femmes sont des menteuses, infidèles par nature, rejetant la morale et la loi. Bien qu'elle soit moins dangereuse que les deux autres, la secrétaire elle-même entre dans ce schéma. Elle a travaillé avec Miles Archer, mais accepterait facilement que sa meurtrière échappe à la justice... et que sa femme soit condamnée injustement... Hammett montre que la période de la prohibition a aussi remis en cause la moralité des femmes, leur rapport à la société et à la loi. La femme de la prohibition peut être une voleuse, une meurtrière, une menteuse, parce qu'elle rejette à la fois les règles juridiques et les conventions sociales.

B/ la corruption du héros

Il s'agit du stade ultime. Dans un roman, en particulier lorsqu'il s'agit d'une œuvre policière, le héros occupe une place singulière : il est présent pour rétablir la vérité, potentiellement protéger l'innocent, confondre le coupable, résoudre le crime. Pourtant, dans l'Amérique de la prohibition, le caractère du héros s'avère beaucoup plus complexe. Il est directement touché par la corruption ambiante. Celle-ci a des effets sur son comportement, sur sa manière d'enquêter, sur ses actions et réactions. C'est ce que Hammett entreprend de démontrer, dans les trois livres que nous étudions.

Lorsqu'un meurtre a été commis, on peut penser que l'enquêteur représente la loi et agit en conséquence. Dans les romans de Hammett, deux principes dominent : d'une part, la fin justifie les moyens, ce qui conduit à accepter des entorses à la loi pour parvenir au résultat ; d'autre part, le héros est d'abord et avant tout un individu, ce qui en fait un homme de son époque, inscrit dans sa société et en subissant les effets.

1/ la fin justifie les moyens

Ce constat est important. Les enquêteurs de Hammett ne sont pas simplement des héros policiers. Ils utilisent des moyens qui détonnent par rapport aux logiques traditionnelles. Nous n'avons affaire ni à Sherlock Holmes, ni à Hercule Poirot. Sam Spade, Ned Beaumont et l'enquêteur anonyme de *Moisson rouge* sont violents, ils obéissent à des instincts parfois condamnables. Alors que le roman pourrait avoir pour principal but de résoudre une question policière, on constate que la finalité des enquêteurs est différente, parfois discutable.

a/ l'usage de la violence

C'est un leitmotiv. Dans deux des trois romans, la violence est permanente. Elle est aussi et surtout le fait du héros lui-même.

Dans *Moisson rouge*, l'enquêteur anonyme tue un policier, frappe une femme et violente des malfrats pour les faire parler. Tout cela s'inscrit dans une certaine manière d'enquêter, un certain rapport à l'autre. La violence prédomine dans la société, du fait de la prohibition et de ses conséquences. Elle doit donc être un instrument comme un autre pour résoudre une enquête. Il n'y a pas ici de recherche méthodique d'indices, ni de longues démonstrations. L'enquêteur privilégie la violence de langage, et la violence pratique...

On retrouve exactement la même logique dans *Le Faucon maltais*. Sam Spade n'hésite pas à frapper. Il est violent avec Cairo mais aussi avec le jeune homme de main de Gutman, Cook. Il se retient difficilement lorsqu'il est frappé par le lieutenant Dundy. Il en est empêché par l'autre policier, Tom, qui s'interpose. Sa réaction après le départ des deux policiers est significative : « *une rage folle apparut soudain sur les traits de Spade et il s'exprima d'une voix gutturale et mauvaise. Le visage furieux toujours entre les mains, le regard rivé sur le plancher, il injuria Dundy pendant cinq minutes sans discontinuer, le couvrant d'insultes obscènes, blasphématoires, répétitives, de cette voix gutturale et mauvaise* ». Brigid, qui a été témoin de l'incident avec les policiers et qui observe Sam après leur départ commente ce qu'elle voit : « *vous êtes incontestablement la personne la plus violente que j'ai jamais rencontrée, dit-elle. Est-ce que vous êtes toujours aussi intraitable ?* ». Visiblement, le détective ne parvient pas à se maîtriser. Il utilise la violence sans aucune limite.

De manière assez curieuse, c'est justement le héros gangster qui est le moins violent. Dans *La Clé de verre*, Ned Beaumont est un joueur, un racketteur qui travaille pour un gangster. Or ses actions ne comportent pas de violence, bien qu'il en soit lui-même victime.

b/ la finalité discutable

Pour quelles raisons les héros de Hammett agissent-ils ? En parcourant les trois romans, on constate le même phénomène concernant la finalité que celui observé concernant l'usage de la violence. Sur les trois héros, seul le gangster semble obéir à un but louable...

Dans *Moisson rouge*, l'enquêteur mandaté par les assurances arrive à Personville pour résoudre un meurtre, celui de Taylor Henry. Cependant, au cours du roman, on découvre que ses motivations sont quelque peu différentes.

Confronté aux différents gangs qui dominent la cité, le héros ne cherche pas à les faire arrêter. Au contraire... Comme il le précise au collègue qu'il a fait venir de San Francisco, « *il me faut de quoi monter Pete contre Yard, Yard contre Noonan, Pete contre Noonan, Pete contre Thaler ou Yard contre Thaler* [il s'agit des différents chefs de gangs et du chef de la police]. *Si on parvient à flanquer un grand coup de pied là-dedans, suffisant pour détruire l'équilibre actuel des choses, ils se planteront mutuellement des poignards dans le dos et feront le sale boulot à notre place* ». S'agit-il de jouer les justiciers ? Déclencher une guerre des gangs est dangereux, conduit à de multiples meurtres, mais pourrait être motivé par un but juste : rendre la liberté à la ville. Est-ce l'intention du héros ? On peut en douter. Après la conférence de paix,

au cours de laquelle il a condamné à mort le chef de la police, l'enquêteur commente son action auprès de Dinah :

« Ce soir, assis à la table de Willsson, je les ai incités à mordre à l'hameçon comme je l'aurais fait pour des truites et j'en ai tiré presque autant de plaisir. J'ai regardé Noonan et j'ai vu qu'il n'avait pas une chance sur mille de vivre vingt-quatre heures de plus à cause de ce que je venais de lui faire, et j'ai ri, j'ai ri et je me suis senti bien dans ma peau et content de moi. Ça ne me ressemble pas, ça. J'ai une carapace autour du peu d'âme qui me reste et, après vingt années passées à fréquenter le crime, je peux contempler n'importe quelle horreur sans y voir autre chose que mon gagne-pain, mon boulot. Mais prendre autant de plaisir à planifier des exécutions, ça ne me ressemble pas. Cette salle ville a déteint sur moi ».

Il continue :

« Je ne peux même plus contempler un briquet sans songer à le remplir de nitroglycérine en pensant à quelqu'un que je n'aime pas. Il y a un bout de fil de cuivre qui traîne dans le caniveau devant chez toi... fin, malléable, et juste assez long pour entourer un cou en serrant avec chaque extrémité. J'ai eu un mal de chien à me retenir de le ramasser pour le glisser dans ma poche, au cas où... (...). C'est ce que je n'arrête pas de te dire. Je suis en train de devenir ivre de sang ».

Le comportement de Sam Spade est-il plus conforme à une logique de justice ? On pourrait le penser.

Nous sommes à la fin du roman. Le faucon maltais, qui a entraîné tant de meurtres, s'avère être un faux. Plusieurs protagonistes sont morts. Le détective reste seul avec Brigid. Il lui apprend qu'il a compris qu'elle avait tué son associé. Elle essaie de le convaincre de ne pas la dénoncer, au nom de leur amour. Sam répond :

« Tu ne comprendras jamais, mais je vais essayer encore une fois et après on arrête. Écoute. Quand ton associé est assassiné, tu es censé faire quelque chose. Ce que tu pensais de lui n'a aucune importance. C'était ton associé et tu es censé faire quelque chose. Il se trouve en plus que nous étions détectives privés. Et bien, quand un des membres de ton agence est tué, c'est mauvais pour les affaires de laisser l'assassin échapper à la justice. C'est mauvais à tout point de vue, mauvais pour l'agence, mauvais pour tous ceux qui font ce métier. Troisièmement, je suis détective et me demander de traquer des criminels pour les laisser filer après, c'est comme demander à un chien de chasse d'attraper un lapin et de le relâcher. Ça peut arriver, c'est vrai, et parfois ça arrive, mais ce n'est pas dans l'ordre des choses (...). Quatrièmement, quoi que je puisse désirer maintenant, il me serait absolument impossible de te laisser partir sans me retrouver moi-même au pied de la potence avec les autres. Par ailleurs je n'ai strictement aucune raison de croire que je peux te faire confiance et, si je te laissais partir et réussissais à m'en tirer, tu aurais quelque chose sur moi que tu pourrais utiliser quand bon te semblerait. Ça fait cinq raisons. La sixième serait que, dans la mesure où je dispose moi aussi d'un moyen de pression sur toi, je ne pourrais jamais être certain que tu ne décideras pas un jour de me trouer la peau. Septièmement, je déteste l'idée qu'il puisse y avoir une chance sur cent que tu m'aies pris pour un crétin (...). Tous ces arguments penchent d'un seul côté. Certains d'entre eux sont peut-être sans importance. Je ne veux pas discuter de ça. Mais regarde combien il y en a ».

Un élément est très significatif dans cette tirade : Sam ne fait pas référence à la justice. Même lorsqu'il évoque son associé, il sous-entend une sorte de devoir moral – faire quelque chose – et ajoute immédiatement que c'est mauvais pour les affaires de ne rien faire... Les autres motifs sont personnels, la peur d'être impliqué, le refus de donner à Brigid la possibilité de le faire chanter, ou de le tuer, l'idée selon laquelle elle le trompe peut-être depuis le départ. Nous ne sommes guère dans une perspective morale ou policière...

De nouveau, le héros de *La Clé de verre* se distingue. Ned Beaumont enquête pour trouver le responsable de la mort de Taylor Henry. Il découvre de nombreux indices qui semblent désigner son patron et ami, Paul Madvig.

Le roman raconte les doutes de Beaumont, sa prise de conscience face au comportement de celui qu'il considère comme son ami, l'un de ses proches. La finalité de l'enquête est d'établir la vérité. Une fois cette vérité établie, Beaumont comprend qu'il ne peut plus vivre de la même manière. Contrairement aux autres romans de Hammett, *La Clé de verre* raconte l'histoire d'une rédemption, mais cette rédemption passe par un départ : Beaumont doit quitter la ville. Il doit laisser derrière lui la corruption, les relations qu'il a pu avoir, un avenir peut-être. Il part avec une femme dont il est amoureux. Il s'agit donc d'une sorte de happy end, à la fin d'une enquête policière...

2/ le héros en tant qu'individu

C'est une dimension centrale dans l'œuvre de Hammett : le héros n'est absolument pas un personnage extraordinaire, un policier hors du commun, une sorte de mythe. Il est un individu. Il en a les qualités et les défauts. Et l'auteur insiste, avec apparemment beaucoup d'intérêt, sur ces derniers. Parce que le contexte est celui de la prohibition américaine, le rapport à l'alcool occupe une place privilégiée. Néanmoins, la critique est plus générale, car c'est bien la moralité même du héros que le romancier remet en cause.

a/ le rapport à l'alcool

Comment ne pas trouver ceci logique ? Hammett écrit ses romans durant la prohibition. Il fait de cette politique l'une des causes de l'immoralité de la société américaine à cette époque. Il va utiliser les intrigues pour montrer aux lecteurs sa vision du monde. Dans cette vision, l'alcool est omniprésent, le héros n'hésite pas à en consommer, bien qu'il soit interdit.

Dans *Moisson rouge*, le détective anonyme est décrit, à de multiples reprises, en train de boire des alcools divers. On peut même préciser qu'il va jusqu'à voler de l'alcool de contrebande dans un entrepôt, pour le boire ensuite avec l'un de ses collègues détectives. Il y a ici une double critique à l'encontre du héros : d'une part, il viole la loi en consommant de l'alcool ; d'autre part, il n'hésite pas à commettre un délit, un vol, pour en consommer. Il y a bien un rapport spécifique à la boisson interdite. Le romancier montre que même les héros de ses livres condamnent la prohibition et ne la respectent pas. De manière peut-être plus grave encore, Hammett met aussi en exergue une autre conséquence de cette politique : les études qui ont été menées sur cette période montrent que l'interdiction concernant l'alcool n'a pas seulement conduit à une consommation de boissons dangereuses ; elle a aussi été la cause d'une recrudescence des comportements addictifs en ce qui concerne différentes drogues. *Moisson rouge* nous offre une illustration parfaite de cette tendance. Le détective vient de consommer de l'alcool, avec Dinah, et se laisse tenter par une autre consommation, celle du Laudanum. Contenant de l'opium, ce médicament est utilisé par les drogués au XIX^e siècle. Le fait que le romancier ait choisi de faire consommer cette drogue à son héros n'est pas anodin. En premier lieu, il s'agit d'un nouveau pas franchi en dehors de la légalité, de la morale, et contre l'humanité. En second lieu, la consommation de cette drogue amène le héros à se croire coupable d'un meurtre...

Dans *Le Faucon maltais*, l'alcool est aussi omniprésent. Sam Spade en consomme souvent, sans aucune référence à un réseau éventuel de fournisseurs ou aux trafics pourtant indispensables. Nous sommes en 1930, on ne trouve plus vraiment de réserve d'alcool datant d'avant la prohibition. Ceci sous-entend que le détective s'est approvisionné par l'intermédiaire des réseaux clandestins.

Quant à Beaumont, dans *La Clé de verre*, il se rend dans plusieurs bars, au cours de l'histoire. En revanche, il ne semble pas être dépendant de l'alcool, ni chercher à s'enivrer...

b/ la moralité ?

Il s'agit de l'autre aspect critique concernant le héros selon Hammett. On peut difficilement souligner sa moralité.

Le héros anonyme de *Moisson rouge* doit rendre compte de sa mission à son patron. Il est parfaitement conscient d'être allé à l'encontre des règles de l'agence pour laquelle il travaille et des différents textes juridiques. Dans les dernières lignes du roman, il explique ce qu'il va tenter de faire : « *je passai la plus grande partie de ma semaine à Ogden à essayer de rédiger des rapports qui ne donnent pas l'impression que j'avais transgressé autant de règles de l'agence, violé autant de lois de l'État, et brisé autant d'os humains que c'était le cas* ». Quelques lignes plus loin, il ajoute « *j'aurais aussi bien pu me dispenser du travail et de la peine que cela m'avait coûtée pour rendre mes rapports anodins. Le vieux ne s'y trompa pas. Il me passa un savon de tous les diables* ». Ces dernières références montrent que l'enquêteur est parfaitement conscient d'avoir mal agi. Il a violé ses règles de conduite. Il a surtout assumé cette violation. Au cours de l'enquête, il appelle à son secours deux autres détectives de l'agence. À leur arrivée, il leur présente la situation : « *c'est très bien pour l'agence d'avoir des règles et d'appliquer des procédures, mais quand tu es en mission sur le terrain, tu dois faire au mieux avec les moyens du bord. Celui qui débarque à Poisonville avec des principes moraux risque de les voir rouiller très vite. De toute façon, un rapport, ce n'est pas l'endroit pour exposer les détails sordides et il est hors de question, les gars, que vous envoyiez la moindre ligne à San Francisco sans me l'avoir montrée avant (...). Et n'allez pas vous imaginer que les lois, ça existe à Poisonville, à part celles que vous choisirez de respecter* ». On peut difficilement être plus clair en ce qui concerne le rapport au droit et à la morale... Ces deux extraits encadrent en grande partie l'action du roman. Pour réussir, il ne faut pas avoir de morale. Une fois le succès obtenu, il faut s'efforcer de cacher le plus possible les moyens utilisés...

Pour Sam Spade, la logique est relativement similaire. Il a beau poser un certain nombre d'arguments, à la fin du livre, pour finalement condamner celle avec laquelle il a couché, il s'agit d'une sorte de relecture après coup. De fait, sa relation avec Brigid résume assez bien son rapport à la moralité. Ainsi, durant l'intrigue, Sam couche avec elle, sait qu'elle lui a menti, attend qu'elle s'endorme pour lui voler sa clé et aller fouiller son appartement... Lors de l'entretien final, un billet de mille dollars disparaît de la liasse qui a été donnée à Sam par Gutman. Le détective soupçonne Brigid, l'emmène dans une pièce attenante, malgré ses dénégations, et lui ordonne de se déshabiller intégralement. Elle n'a pas l'argent sur elle. Il lui dit qu'il devait simplement vérifier. À la lecture, il est évident que Spade fixe ses propres règles, y compris en matière morale...

De nouveau, c'est du côté du gangster, Ned Beaumont, qu'il faut aller pour trouver un comportement beaucoup plus moral. Tout en étant ami avec Paul Madvig, il est choqué par ce qu'il découvre. Dans un premier temps, il pense que Paul est coupable de meurtre ; c'est une première cause de changement dans son comportement et dans ses motivations. Dans un second temps, une fois que la vérité est connue – Paul est simplement complice aux yeux du droit américain, il a caché la vérité – Beaumont ne peut revenir en arrière. Il condamne également ce comportement et ne peut redevenir l'ami du gangster. Son départ de la ville, avec une femme qu'il a l'intention d'épouser, à tous les aspects d'un dénouement moral...

À l'issue de cette relecture de l'œuvre de Hammett, trois constats s'imposent.

Premier constat, aux yeux de l'auteur, la loi mettant en place la prohibition a ridiculisé le droit et ses instruments. Parce qu'il est devenu normal de violer la loi, celle-ci a perdu globalement son image auprès de la population. Ce résultat social de la prohibition est

particulièrement dangereux car il conduit à faire disparaître le respect pour les institutions en général.

Deuxième constat, les effets de la prohibition ont été tout aussi délétères en ce qui concerne les acteurs du droit. Parce qu'elle a encouragé la corruption généralisée en facilitant l'usage de l'argent pour acheter les policiers, les politiciens et les juges, la prohibition a profondément bouleversé la société américaine. Elle a eu pour résultat une corruption d'autant plus dangereuse que le droit, de manière plus générale, est devenu inapplicable. Les meurtres ne pouvaient plus être poursuivis à partir du moment où ils étaient commis entre des gangs ou par des gangs.

Troisième et dernier constat, les effets en question ne se sont pas limités au seul droit. La disparition du respect pour les règles juridiques s'est accompagnée d'un phénomène identique en ce qui concerne les règles morales. La société américaine, durant la prohibition, est marquée par un relâchement moral significatif, qui touche les relations sociales et les différents comportements.

Cette manière de décrire la prohibition s'inscrit dans un contexte historique et littéraire. Dans son œuvre, Hammett fournit une sorte de témoignage concernant les effets de la prohibition sur les événements, dans une perspective historique. Plusieurs études ont mis en lumière les mêmes conséquences, à l'époque, comme par la suite. Mais nous avons aussi affaire à un romancier. Considéré comme l'un des principaux créateurs du roman noir, aux États-Unis, Hammett en a posé les codes, les règles : le fait que la corruption et la moralité soient des principes dans ses scénarios sera très marquant pour cette catégorie littéraire.